

## Études d'histoire religieuse



Guy Laperrière, *Les congrégations religieuses - De la France au Québec 1880-1914 - Tome 2 - Au plus fort de la tourmente 1901-1904*, Sainte-Foy, Les presses de l'Université Laval, 1999, 597 p.

Serge Gagnon

Volume 66, 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1006823ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1006823ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

### ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Gagnon, S. (2000). Review of [Guy Laperrière, *Les congrégations religieuses - De la France au Québec 1880-1914 - Tome 2 - Au plus fort de la tourmente 1901-1904*, Sainte-Foy, Les presses de l'Université Laval, 1999, 597 p.] *Études d'histoire religieuse*, 66, 112–116. <https://doi.org/10.7202/1006823ar>

l'heure du post-colonialisme, de Vatican II et de la Révolution tranquille.

France Lord,  
University of Toronto.

\* \* \*

Guy Laperrière, *Les congrégations religieuses – De la France au Québec 1880-1914 – Tome 2 – Au plus fort de la tourmente 1901-1904*, Sainte-Foy, Les presses de l'Université Laval, 1999, 597 p.

Laperrière s'est taillé un vaste projet de recherche dans l'axe France-Québec, à l'exemple de Claude Galarneau, Pierre Savard et Philippe Sylvain. Il s'est spécialisé en histoire des congrégations religieuses, suivant la voie tracée par plusieurs sociologues et historiens de l'Université de Sherbrooke (Bernard Denault, Benoît Lévesque, Micheline Dumont, Marie-Paule Malouin). Le deuxième tome de sa trilogie relate les événements qui aboutissent à l'exclusion des religieux. Cette histoire critique événementielle intéressera les familles religieuses de France et du Québec mais aussi l'ensemble des chercheurs et des curieux en retraçant un des épisodes les moins connus et les plus déterminants du passé religieux québécois. Fruit d'un extraordinaire travail individuel de recherche, son livre mérite d'être reçu comme une contribution exceptionnelle à l'histoire franco-québécoise. Des dizaines de dépôts d'archives (vaticanes et congréganistes) ont été consultés. L'auteur a lu ou parcouru des centaines d'oeuvres savantes et des ouvrages de piété mémoriale dont il a su tirer de l'information.

En France, les congrégations s'estiment persécutées sous l'effet de la déchristianisation. Au milieu de la tourmente, un religieux toulousain écrit à un confrère montréalais: «Le repos du dimanche n'est plus respecté, la masse déserte les églises pour aller au théâtre, aux fêtes mondaines savamment organisées: un grand nombre de familles ouvrières ne font aucune prière.» (cit. p. 190). Parmi les témoignages des «persécutés» affleure l'ancienne théologie de la souffrance: «Le Seigneur avait besoin de victimes. De toutes parts, l'iniquité des hommes exigeait une expiation». (cit. p. 105). En régions demeurées fidèles, des manifestants s'opposent aux expulsions ou fermetures d'établissements. (p. 212s.). Tandis que les congréganistes s'en prennent à la franc-maçonnerie, les radicaux, apôtres de la laïcisation, veulent consolider les valeurs républicaines (p. 224). D'un côté, comme de l'autre, les belligérants croient revivre une seconde révolution française. Principales cibles des lois Combes, les religieux enseignants ont le choix d'émigrer ou de se séculariser.

Le récit autour de l'institution scolaire revêt un intérêt particulier pour les Québécois qui ont traversé, plus d'un demi-siècle après la France, un semblable épisode de sécularisation, même si notre crypto-séparation de

l'Église et de l'État a été moins tourmentée qu'outremer. Du point de vue du sort des religieux, notre révolution tranquille est encore quelque peu épique, si l'on excepte quelques études, comme *Le déracinement des écoles normales...* (IQRC, 1991) de Thérèse Hamel où les religieuses expriment leur chagrin d'avoir été mises à l'écart. À l'exemple des Français du début du siècle, beaucoup de religieux ont alors plié bagages pour aller poursuivre leur oeuvre sous des cieux plus cléments; beaucoup aussi ont quitté leur congrégation respective pour se séculariser pleinement, c'est-à-dire renoncer aux voeux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. Les choses se déroulèrent autrement dans la France d'Émile Combes. Le voeu de chasteté n'est pas automatiquement rompu par ceux et celles qui retournèrent dans *le monde* (p. 199, 445s., 451); ainsi des autres engagements; d'où les soupçons des autorités politiques. L'abandon de tous les voeux, soit la sécularisation pleine et entière, paraît avoir été particulièrement élevé chez les frères enseignants, généralement entrés fort jeunes dans la vie communautaire. Refusant la sécularisation, fictive ou réelle, d'autres ont accepté d'aller oeuvrer hors de France.

Laperrière a tiré une impressionnante somme de renseignements et de réactions à travers les récits de voyages des immigrants et les notes des arrivants au premier contact avec les gens d'ici. Les nouveaux venus sont sensibles aux différences; la recherche devrait un jour nous dire dans quelle mesure celles-ci s'approchent de la réalité. Des religieuses observent qu'au Québec, il y a proportionnellement plus de converses qu'en France; ces dernières «sont surtout fournies par les orphelinats». (p. 267). Le recrutement était-il vraiment plus «populaire» ici que là-bas? Si la provenance sociale des vocations féminines françaises était vraiment plus «élitaire» que dans le Québec de 1900, on comprendrait mieux les commentaires des arrivantes qui, en traversant l'Atlantique en deuxième ou en première classe, s'étonnaient au spectacle des immigrants entassés en troisième classe: «Les pauvres malheureux, aveuglés par le socialisme et les mauvais journaux, achèveront de perdre en Amérique le peu de foi qui leur reste.» (cit. p. 253).

Originaires d'un pays où la lutte des classes était plus exacerbée qu'ici, ces femmes étaient également surprises du confort observé dans les maisons congréganistes de Québec et de Montréal. «C'est tout un monde que ces communautés, de vrais palais, où on trouve le confortable le plus moderne: c'est là que Combes devrait venir chercher des millions. Chauffage à l'eau chaude avec ventilateur, éclairage à l'électricité, téléphone [...]». (p. 267s.). Le niveau de vie nord-américain interpelle plus d'une religieuse. S'estimant victime de persécution et condamnée à l'exil à l'égal de ses compagnes, l'une d'elles écrit: «Je suis venue ici pour souffrir et je n'y trouve que le bien-être. Cependant j'y resterai tant que l'obéissance m'y fixera en tâchant de m'attacher le moins possible, à tout ce qui ressent le luxe, la vanité.» (cit.

p. 271). Les Bretonnes n'en reviennent pas d'avoir de «l'eau à tous les étages» de leur école de la baie de Shawinigan; «[...] tous les appartements sont éclairés à l'électricité [...] Vous ne devinez pas ce que nous avons encore dans la cuisine? Un téléphone [...] cadeau d'un de nos voisins. Par ici, cet instrument n'est pas rare.» (cit. p. 277). Bref, en abordant l'Amérique, les soeurs françaises apprennent que la pauvreté est une notion toute relative. De retour de sa Bretagne originaire, la supérieure des soeurs de la Charité de Saint-Louis, à Pont-Rouge, rappelle à ses compagnes la nécessité du détachement, plus difficile en Amérique que dans la mère-patrie. Ces immigrants et immigrantes ne furent pas les seules à se surprendre du niveau de vie «américain» des personnes au service de Dieu. Le franciscain Diomène Falconio, premier délégué apostolique au Canada (1899-1902), notait le luxe dont s'entouraient les curés logés dans des presbytères qui lui faisaient penser à des palais somptueusement meublés». (cité dans Roberto Perin, «La raison du plus fort est toujours la meilleure...» SCHEC, *Sessions d'étude 1983*, p. 109).

Le milieu humain n'étonne pas moins que le nouvel environnement matériel. En Mauricie, les filles de Jésus expriment leur surprise; à Cap-de-la-Madeleine, «Nos enfants de 10 ans fument comme des sapeurs, et je pense qu'à force de confisquer des pipes en classe, nous allons pouvoir en tenir magasin.» Une autre signale à une consœur restée là-bas le grand nombre d'écoles dans la «bonne paroisse de St Narcisse [...] vous vous étonnerez peut-être d'apprendre qu'elle en possède douze, sans compter la nôtre [...] Chaque rang a la sienne». À Saint-Boniface, soeur Marie Sainte-Genève éduque des enfants de «14 et 15 ans qui n'ont jamais été initiés à la politesse, ni même aux moindres convenances». À la baie de Shawinigan une consœur en a «plein le dos. Je n'ai pas encore obtenu un quart d'heure de silence dans ma classe [...] Ce sont des enfants d'ouvriers, de gens venus un peu de partout. Les parents paraissent très bien; plusieurs sont venus me dire qu'il fallait corriger leurs petits [...] que je devais les frapper [...] Ils sont tous ennemis du travail». (cit. pp. 274-276).

Les décrets de 1904 atteignent finalement une congrégation jusque-là autorisée, les frères des Écoles chrétiennes, la plus grosse communauté enseignante masculine, composée d'une quinzaine de mille sujets dont les deux tiers oeuvraient en France (p. 451). Devenus inhabiles à exercer leur mission, certains se sécularisent réellement, c'est-à-dire qu'ils sont relevés de leurs voeux ou se soustraient à leurs engagements sans demander d'autorisation, alors que d'autres s'exécutent simplement pour se conformer aux décrets tout en continuant de vivre conformément à leur voeux («au for interne» selon le vocabulaire ecclésiastique), sécularisation fictive qui les habilite comme instituteurs «laïques». D'autres enfin que leur âge destine à la retraite seront pris en charge par leur institut cependant que de plus jeunes

recrues prennent la voie de l'exil.

Les chapitres 9 et 10 traitent respectivement des effectifs féminins et masculins qui émigrent dans la vallée du Saint-Laurent. Ici, la dominante événementielle est mise de côté pour cerner les groupes à partir de paramètres empruntés à la démographie et à la prosopographie. Il y est notamment question de ressources humaines et de gestion de personnel. (p. 414, 419, 423, 424).

Le Québec n'a pas été inondé de robes noires françaises. C'est du moins l'impression qui se dégage de l'étude. «L'invasion» évoquée par l'auteur du *Refus global* n'a pas eu lieu parce que les évêques ont refusé beaucoup d'offres de service. L'archevêque de Québec affirme en avoir refusé une trentaine. Son homologue montréalais paraît avoir été moins accueillant encore. Les refus dans la région de la capitale apparaissent motivés par la crainte de ressentiment populaire (p. 433); l'archevêque écrit à une communauté en 1903: «[...] je ne puis, à mon grand regret, acquiescer à votre désir. Notre petite ville de Québec est déjà remplie de maisons religieuses; il y en a dans presque toutes les rues. Elles sont trop nombreuses déjà pour le nombre restreint de notre population.» (p.116). L'anticléricalisme élitaire est par contre bien actif dans l'agglomération montréalaise. S'agissant du laïcisme, la Ligue de l'enseignement y est à l'oeuvre; bref, Montréal et sa grande région sont plus marquées par la modernité sécularisatrice parisienne que la vieille capitale, sorte de Lyon du Québec. Laperrière étudie aussi l'offre et la demande à l'intérieur des autres circonscriptions diocésaines, notamment Trois-Rivières, Chicoutimi, Rimouski et Nicolet, «un des rares [évêchés] à n'avoir admis aucune congrégation française» (p. 435). Au total, l'offre française a dépassé la capacité d'accueil; je ne souscris toutefois pas au concept de «besoins religieux» (p. 570) évoqué en conclusion pour rendre compte de cette dynamique. L'univers de la croyance appartient davantage à la sphère des aspirations et du désir qu'à celui du «besoin».

Le dernier chapitre ne correspond pas aux attentes du lecteur: l'intitulé, «situation religieuse au Québec 1901-1904», annonce mal le contenu. Il s'y trouve de judicieuses remarques sur l'apport de l'historiographie québécoise à la connaissance des années 1900; mais dans l'ensemble, l'auteur y fait le point sur l'opinion publique et les débats idéologiques agitant alors la province sans décrire la position de l'Église comme institution et pouvoir. Sur ce plan, Nicole Gagnon et Jean Hamelin ont mieux réussi à cerner la situation de l'Église au sein de la totalité sociale dans leur introduction à l'histoire du catholicisme.

On lira avec le même intérêt le tome 3: «Vers des eaux plus calmes, 1905-1914». Laperrière approfondira l'intégration à la société d'accueil; le

tome 2 nous met pour ainsi dire en appétit. Les réflexions des religieux sur le français d'ici sont savoureuses; certains insistent sur la nécessité de ne pas froisser inutilement les clientèles scolaires. Quelques entreprises sont fort originales. En Beauce, une communauté féminine prend en charge les écoles de rang, habituellement confiées à des institutrices laïques. À Saint-Jean-Port-Joli, des immigrantes ouvrent un pensionnat mixte pour des écoliers de 12 ans et moins. «Les filles sont heureuses de devancer les garçons; ceux-ci confus de leur retard mettent plus d'ardeur à suivre leur cours [...] nos enfants [...] sont pieux et dociles, comme je n'en avais jamais rencontré [...] c'est à qui obtiendra les meilleures notes. Nous avons donc, sous ce rapport, beaucoup moins de peine que dans notre malheureuse patrie et beaucoup plus de plaisir.» (cit. p. 476-477). En note, l'auteur confie: «Ces correspondances entre soeurs sont si riches qu'on ne finirait plus de les citer.» Je n'ai pas de peine à le croire.

L'usage généreux des sources qualitatives montre à quel point le compromis entre l'histoire récit et l'histoire dite *nouvelle* est capable de produire de beaux résultats. La génération de la relève puisera plus d'un sujet de recherche dans ce livre qui deviendra, sans aucun doute, un classique.

Serge Gagnon,  
Centre interuniversitaire d'études québécoises.

\* \* \*

Nive Voisine, *Les Frères des Écoles chrétiennes au Canada – III – Inquiétudes et renouvellement (1946-1987)*, Sillery, Éditions Anne-Sigier, 1999, 407 p.

Après avoir publié en 1987 *Les Frères des Écoles chrétiennes au Canada – I – la conquête de l'Amérique (1837-1880)* suivi en 1991 du tome II – *Une ère de prospérité (1880-1946)*, voici maintenant le dernier volet de cette fresque: *Inquiétudes et renouvellement (1946-1987)*. Avec ce troisième, Nive Voisine complète un cycle de recherche qui dure depuis plus d'une quinzaine d'années. Quel monument d'histoire! Celui-ci est consacré non seulement à la communauté qui eut l'initiative de confier ce contrat à un de nos grands historiens québécois, mais également, de façon plus large, à la société, à l'Église et au système d'éducation auxquels ont contribué les frères au long de ces 150 années.

En page liminaire du second tome, on pouvait lire: «En préparation: Les Frères des Écoles chrétiennes au Canada, III: Le repli.» Le sous-titre du nouvel ouvrage indique un net changement de perspective. Pourtant, bien des raisons pouvaient justifier le premier énoncé, quand on songe aux mutations et aux bouleversements qui ont secoué le monde catholique en général et les communautés religieuses en particulier au lendemain de la Deuxième